

## **Cartographie des colonies anglaises en Amérique aux XVIe et XVIIIe siècles : lorsque le texte remplace le tracé topographique**

« Thus, in the beginning, all the world was America »<sup>1</sup>. Cette nouvelle Genèse proposée par le philosophe anglais John Locke montre l'importance qu'avait pris, dans l'imaginaire collectif du XVIIe siècle, le Nouveau Monde. L'Amérique était le territoire de toutes les peurs, mais aussi de tous les espoirs. En tout cas, c'était un territoire encore très mal connu au XVIIe siècle, et qu'il fallait continuer de décrire aux Européens. On se rappelle les récits quasi fantastiques d'un William Wood décrivant en 1634 les lions qu'il avait vus en Nouvelle Angleterre<sup>2</sup>, ou les calculs fort complexes d'un Thomas Morton<sup>3</sup> prouvant que la Nouvelle Angleterre se situait très exactement à l'endroit décrit dans la Bible comme le Paradis. Ces textes constituent des récits de propagande, destinés à attirer les Anglais. Mais on peut se tourner vers d'autres sources permettant d'appréhender de manière peut-être plus « scientifique », c'est-à-dire objective, les contrées nouvellement découvertes : je veux parler des cartes.

Ce moyen d'expression que le Robert définit comme « représentation à échelle réduite de la surface totale ou partielle du globe terrestre » est associé, dans nos esprits du XXIe siècle, à des notions de représentation scientifique, elle-même synonyme d'objectivité. Evidemment, pour permettre à d'autres navigateurs et explorateurs de retrouver les endroits abordés et décrits, mieux vaut être le plus précis possible. Mais, et c'est là toute l'ambiguïté du processus, la carte est, comme le rappelle le dictionnaire « re-présentation ». Elle est censée mettre des tracés, des contours, des limites à ce qui n'était que masse

---

<sup>1</sup> John Locke, *Two Treatises of Government*, Essay 2, chapitre V, « Of Property » (London, 1690), in : *The Works of John Locke. A New Edition, Corrected. In ten volumes*, vol. V (London : printed for Thomas Tegg, 1823), p. 125.

<sup>2</sup> William Wood, *New England's Prospect* (London, 1634), Amherst : University of Massachusetts Press, 1977, pp. 18-19.

<sup>3</sup> Thomas Morton, *New English Canaan* (Amsterdam, 1637), p. c.

informe, voire vide total. Le cartographe place des noms qui sont autant de repères permettant de revenir sur les mêmes lieux. Quels noms utilise-t-il : les imagine-t-il, ou emprunte-t-il des noms déjà existants ? C'est une question qui ne figure pas au centre de ma préoccupation dans cet article. Ici, en utilisant quelques exemples (je ne prétends pas étudier toute la production cartographique concernant l'Amérique sur deux siècles), je m'intéresserai à une particularité des cartographes anglais : alors que tous les cartographes d'autres nationalités privilégièrent les tracés et les dessins, les cartographes anglais, eux, continuèrent, y compris au XVIIIe siècle, de remplir leurs cartes de paragraphes entiers décrivant les nouveaux territoires. Je ne crois évidemment pas que la raison tienne en un quelconque retard anglais dans la technique des relevés topographiques. On peut donc tenter de répondre à la question « que fait l'image qui 'accompagne' le texte ? », en bouleversant l'ordre grammatical, pour demander « que fait *le* texte qui accompagne l'image ? ». Pour tenter d'apporter des réponses, je propose d'examiner trois points : la cartographie de l'Amérique, sans distinction de nationalité des cartographes ; la spécificité des cartographes anglo-américains qui avaient horreur du vide ; un détournement de fonction : la carte comme charte.

### **La cartographie de l'Amérique**

Sans remonter au Déluge, bien que le Déluge soit une référence essentielle pour certains cartographes, comme nous le verrons plus tard, il est intéressant d'examiner les conventions en matière de représentation de nouvelles contrées.

### La cartographie marine

Tout le monde connaît les monstres marins, pas nécessairement effrayants d'ailleurs, qui peuplent la cartographie maritime. Ces créatures crachant de l'eau fournirent l'inspiration aux sculpteurs de fontaines pour les Palais et châteaux de l'aristocratie européenne. Certains dessinateurs comme Sebastian Münster établirent ainsi de véritables bestiaires dans lesquels puisèrent les cartographes dès le XVe siècle. Le but était bien entendu de suggérer combien les espaces marins pouvaient être dangereux. Les navigateurs rendaient compte, régulièrement, de leurs rencontres avec des êtres étranges :

Christophe Colomb, n'affirma-t-il pas avoir vu des sirènes<sup>4</sup> ? Mais un autre rôle était dévolu à ces cartes imagées : il fallait « remplir », peupler ces étendues marines autrement vides.

### La cartographie terrestre

Les premières cartes du Nouveau Monde n'échappent pas entièrement à ce souci d'ornementation. La carte de Gerard Mercator, par exemple, qui date de 1569 et qui fut publiée à Duisberg, en Allemagne, fait figure de référence dans la cartographie marine. L'originalité de Mercator fut d'abandonner la tradition ptolémaïque de représentation de la terre, pour lui substituer ce que l'on appelle depuis la projection de Mercator : les parallèles et les méridiens sont des lignes droites qui se croisent à angle droit. Les mers sont habitées de quelques animaux qui n'ont pas l'air franchement féroce, et de navires, marquant l'avancée de la civilisation vers l'Amérique. Quant au continent américain, les contours sont plutôt détaillés et précis. Il n'en va pas de même pour l'intérieur des terres. Si les explorations successives avaient permis de reproduire assez fidèlement le tracé des côtes, aussi bien à l'est qu'à l'ouest, l'intérieur des terres donnait encore lieu à des supputations (n'oublions pas que les premiers à réaliser en une seule fois la traversée d'est en ouest du continent nord-américain furent Lewis & Clark, en 1806, au terme d'une expédition qui dura près de trois ans). Les cartographes n'avaient donc aucune certitude quant à la taille – la largeur, si je puis dire – du continent nord-américain. Le mythe du « Northwest Passage », cette voie maritime directe qui permettrait de relier l'Amérique à l'Orient, perdura jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Le mythe fut entretenu par la découverte des Grands lacs, au milieu du XVIIe siècle.

Que fit alors Mercator ? Utilisant les cartes dessinées par les Français au nord, et par les Espagnols au sud, il plaça les fleuves principaux, des chaînes de montagnes à l'est, ainsi que les noms des quelques zones habitées. Il inséra, en plein milieu du bloc américain, un énorme cartouche ; et il remplit ce cartouche d'un texte, long de plus de soixante dix lignes sur deux colonnes, intitulé « Inspectori S. » dans lequel il explique son système de projection novatrice. Le vide à l'intérieur du continent se trouve alors comblé par un texte de nature scientifique, lui-même soigneusement contenu dans le cadre du cartouche.

---

<sup>4</sup> Christophe Colomb, *La Découverte de l'Amérique*, vol. 1 « Journal de bord 1492-1493 », Paris : F. Maspéro, 1980, p. 191.

De sorte que l'on finit par se demander si c'est la description d'un modèle, d'une technique de représentation qui est contenue, ou bien si, par une sorte d'effet de gigantesque synecdoque, le contenant (le territoire américain) ne devient pas contenu, si le territoire inconnu ne se trouve pas ainsi comme maîtrisé et ramené à l'intérieur de ce cartouche rassurant.

Bien que Waldseemüller ait donné dès 1507 le nom de l'explorateur Amerigo Vespucci au continent américain, Mercator continue, sur sa carte de 1569, d'appeler toute la région « India ». Il abandonne le nom sur une carte publiée en 1633, dont le titre est doublement intéressant : « *Virginiae item et Floridae Americae Provinciarum nova descriptio* »<sup>5</sup>. C'est probablement en s'inspirant des travaux cartographiques d'Ortelius que Mercator adopta enfin le nom « America ». En effet, Ortelius fut le premier, en 1589, à inscrire la distinction entre « *Americae Septentrionalior Pars* » et « *Americae Meridionalior Pars* ». Mais, plus intéressant pour notre propos, Mercator présente explicitement sa carte des deux régions (Virginie et Floride) comme une « Description ». Outre les tracés habituels (fleuves, montagnes), on remarquera des animaux, un indigène, un Européen, des noms calligraphiés de manière extrêmement élaborée, et cinq paragraphes courts, qui décrivent des sites, deux d'entre eux expliquant brièvement la bonne qualité de l'eau douce de deux lacs.

L'œuvre de Mercator se situe à un moment où le terme « graphie », dans « topographie », prend toute sa valeur : le cartographe propose effectivement une « description d'un lieu, d'un pays » (définition donnée par le Robert Historique à l'entrée « topographie »). Si à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, la description textuelle est progressivement remplacée par la représentation de la configuration des terrains, les cartes de Mercator font encore appel à la rhétorique pour décrire certains lieux, et aux arabesques de quelques lettres pour remplir le territoire.

Ortelius, dans sa carte publiée en 1589, comble lui aussi une partie du vide à l'intérieur du continent nord-américain. Lui aussi a recours à ce procédé du cartouche agrémenté de quelques guirlandes, qu'il place au centre. Mais le texte est fort bref, et vise à rectifier une erreur fréquente : Ortelius précise que la mer qui baigne la côte ouest devrait s'appeler « Pacifique », et non Mer du Sud (« *Mar del Zur* »). Ortelius voulait ainsi se dé-

---

<sup>5</sup> Charles Oscar Paullin, *Atlas of the Historical Geography of the United States*, Baltimore : A. Hoen & Co., 1932, planche 15A.

marquer de ses prédécesseurs, espagnols surtout. Toutefois, dans sa carte, demeurent des blancs, des zones vides de tout texte, de tout dessin, ou représentation. Tout se passe comme si Ortelius laissait aux autres cartographes le soin de compléter son travail par leurs relevés et leurs découvertes. Mais les réactions face au vide ne furent pas toujours strictement « scientifiques ».

### **Les cartographes anglais/anglo-américains et l'horreur du vide**

Si l'on regarde les productions de Verrazzano qui effectua ses principaux voyages entre 1524 et 1528, on constate une cartographie simple. Simple au sens où, bien sûr, les masses sont dessinées de manière approximative ; mais simple aussi, dans la mesure où seuls figurent sur ses cartes des tracés géométriques. Cela ne signifie pas que Verrazzano se soit dispensé de tout commentaire, loin s'en faut. Ses carnets de bord, ses lettres au roi rendent compte de ses observations sous forme textuelle : il y décrit, par exemple, les Indiens rencontrés. Mais ses cartes ne comportent pas de commentaires.

Quelques années plus tard, les cartes de Jacques Cartier abondent en notations ; mais ce sont des chiffres qui précisent la latitude et la longitude. Cartier a également dessiné quelques villages indiens. Mais aucun texte n'est inscrit sur ses cartes.

Un siècle et demi plus tard, le Père Hennepin, dans sa « Carte d'un très grand pays », en 1704, n'intègre aucun commentaire écrit à sa carte de l'Amérique du Nord. Les mêmes remarques s'appliquent aux cartes de Delisle, aussi produites dans la première moitié du XVIIIe siècle. Delisle ne propose ni commentaires, ni tracé, pour le Nord-Ouest alors quasiment inconnu. En revanche, l'extrême soin apporté au dessin du delta du Mississippi servit de modèle pendant des décennies. Un autre français, Bellin, publia plusieurs cartes de l'Amérique du Nord au milieu du XVIIIe siècle. On constate que l'esprit scientifique de Bellin ne l'incita pas à vérifier la réalité de *tous* les éléments figurant sur ses cartes (on trouve, par exemple, un fleuve qui relie la Baie de l'Hudson à l'Océan Pacifique, persistance du mythe du Northwest Passage évoqué plus haut). Cependant, les descriptions écrites sont totalement absentes de son oeuvre.

Si l'on se tourne du côté anglais, la réalité est toute autre, et la place du texte ne diminue pas au fil des siècles, au fur et à

mesure que s'affinent les connaissances géographiques. Bien au contraire.

Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, le Capitaine John Smith, aventurier-explorateur, publia plusieurs cartes qui firent date. Ses cartes ne concernent toujours qu'une région bien délimitée d'Amérique. En 1612, il dessina une carte de la Virginie qui représente la baie de la Chesapeake et la région à l'Ouest du fleuve<sup>6</sup>. Considérée comme la carte « source », ou « carte première » de la Virginie, la carte de Smith fut reproduite jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. L'aspect exotique de l'endroit est souligné par Smith, qui, hormis les armoiries de la couronne britannique, et ses armoiries personnelles, flanque sa carte de deux dessins : un Indien muni de son arc, à droite, et un épisode de ses aventures à gauche – épisode lors duquel Smith fut capturé par les Indiens de Powhatan, et mené devant le chef de la tribu, pour y être jugé. Smith entendait ainsi souligner combien le pays était dangereux, et combien son attitude avait été héroïque, puisque malgré de terribles épreuves, il n'avait jamais cédé à la peur. Mais ce décryptage du dessin n'est possible que grâce au récit de ses explorations, publié dans un ouvrage séparé. En effet, sur la carte à proprement parler ne figurent que les dessins dont je viens de parler, des noms des lieux, et une multitude d'arbres aux essences différentes. Tous ces éléments remplissent les blancs laissés par le manque de connaissance, ou l'absence d'implantation indienne ou anglaise.

En 1616, Smith publia une deuxième carte, tout aussi copiée, utile et diffusée que la première : il s'agit d'une carte de la Nouvelle Angleterre<sup>7</sup>, donnant pour la première fois son nom à cette région. C'est la célèbre carte où, renonçant à toute modestie, John Smith accompagne son auto-portrait d'un poème louant son courage et ses réalisations dans le Nouveau Monde. Les mérites de l'explorateur étant sans limites, les derniers vers du poème sortent du cadre dessiné pour l'auto-portrait et occupent quelques dizaines de centimètres carrés sur le tracé topographique. On remarque sur cette carte un félin (Smith se serait-il laissé emporter par la proximité du lion des armoiries de la couronne britannique ?), et quelques explications concernant l'origine des noms. Le contraste est saisissant lorsque l'on compare la carte de Smith à celle de Champlain, publiée en 1632 : les deux font preuve d'un grand souci du détail, mais la

---

<sup>6</sup> *Ibid.*, planche 18A.

<sup>7</sup> *Ibid.*, planche 19A.

sobriété de l'œuvre du Français finirait presque par laisser une impression de manque.

Dans les décennies qui suivirent, les cartographes anglais n'osèrent pas se mettre en scène comme Smith. Mais le tracé topographique ne se substitua jamais totalement au texte, ou à la description. L'exemple le plus frappant est probablement celui des cartes dessinées par Evans. Lewis Evans est un géographe et cartographe d'origine galloise (1700-1756). Dans les colonies anglaises, Benjamin Franklin le chargea d'effectuer des relevés et de dessiner des cartes des régions limitrophes de la Pennsylvanie. Ses travaux donnèrent lieu à deux cartes, l'une, *A Map of Pennsylvania, New Jersey, New York, and the Three Delaware Counties*, fut publiée en 1749. La seconde, *A General Map of the Middle British Colonies in America*, fut publiée en 1755<sup>8</sup>. C'est cette dernière qui nous intéressera particulièrement. Certes, Evans ne propose sur sa carte ni son auto-portrait ni la moindre scène marquante de sa vie. Dans une perspective utilitaire, il ajoute au bas de sa carte une table des distances entre les villes les plus importantes, indication précieuse pour les futurs voyageurs. Mais on constate une véritable inflation du texte qui finit par remplir plus d'espace que le tracé géographique, alors que Evans accompagna sa carte d'une « Analyse », publiée sur des feuillets distincts : dans ces deux pages d'analyse, il précisait quelles sources il avait utilisées (relevés, observations astronomiques, notes, journaux, récits de voyageurs etc.). Cependant, Evans ne se contenta jamais de ces notes publiées en même temps que sa carte, et en appendice. Evans utilisa tout l'espace de sa carte pour fournir au lecteur-voyageur ses propres appréciations.

Parfois, le texte qui remplit le vide des zones moins connues du continent est une considération sur le système politique qui se mettait en place en Amérique : « It is a country of Liberty and good Laws, where Justice is administered without Rigour ». Parfois, le texte concerne des phénomènes météorologiques : « The sea clouds [...] contract and their Water gushes down in Torrents ». La mise en garde contre les pluies parfois diluviennes fait certes preuve d'un esprit d'observation et d'un certain altruisme. Mais le texte comporte d'autres fonctions. En effet, ces phrases qui remplissent l'espace encore non-exploré soulignent que le vide est intolérable pour le cartographe. La glose est préférable à un aveu de manque de données.

---

<sup>8</sup> *Ibid.*, planche 26.

Par l'hypertrophie du texte, le cartographe marque le décalage qui existait entre les connaissances « officielles » et les renseignements plus pratiques fournis par les coureurs de bois, par exemple. Le continent américain inquiétait, par son étendue certes soupçonnée mais non mesurée, par la présence d'indigènes potentiellement dangereux, et par la présence des autres nations colonisatrices (France au Nord, et Espagne au Sud). Le texte vise alors à rassurer, à affirmer une emprise sur toute l'étendue représentée.

Néanmoins, en lisant les remarques sur les « Endless Mountains » (le simple nom suscite déjà quelque inquiétude ; il s'agit en fait des Alleghanies), on s'aperçoit que le paragraphe consacré, plus à l'est, au Déluge, s'insère dans une perspective cosmogonique. En effet, les quelque trente lignes décrivant ces Montagnes Infinies sont des considérations sur la Création du Monde (avant le Déluge). Le texte permet à Evans de régler quelques comptes avec un certain Dr. Woodward qui ne quitta jamais le sol anglais. Il lui offre en outre l'espace nécessaire à l'exposition de sa propre théorie sur l'âge de ces montagnes. Il introduit sa thèse dès la sixième ligne « But the most obvious to me was, that this Earth was made of the Ruins of another, at the Creation ». Et sa description devient démonstration, fondée sur ses observations : « digging there about 18 foot through white worn sand, you come to a Stratum of Sea Mud mixed with Shells and other drift Trash ; and in some places vast Beds of Shells of all Sorts, in Pairs, entire, 30 miles from the Sea ». D'après Evans, ces fossiles marins retrouvés à quarante cinq kilomètres de la mer sont une preuve irréfutable : « We have here glaring Marks of a Deluge of far more recent Date, which the Compass of Britain might not perhaps have furnished the Dr. [Woodward] with ». Paradoxalement, ces montagnes géographiquement « infinies » permettraient de re-situer le Déluge à une époque historiquement correcte. Evans propose ainsi rien moins qu'un traité politico-géologico-théologique.

Dans la cosmogonie, l'Amérique du Nord occupe une place privilégiée : Evans inscrit sa théorie dans la trame même de sa carte, à la place du tracé topographique. Si bien que l'on pourrait dire que Evans détourne la fonction de la carte. La topographie dépasse même le rôle de « graphè », c'est-à-dire description d'un « topos », d'un lieu ; la carte de Evans devient charte. C'est d'ailleurs une étymologie tout à fait officielle du terme carte, puisque le Robert Historique indique que le mot « carte » vient du latin « charta », qui signifie « feuille de papier », puis « feuille écrite, lettre, registres publics, documents

écrits » et qui a donné « charte » par une autre voie. Evans retourne donc non seulement à l'origine du Monde dans ses remarques, mais aussi à l'origine du mot « carte ».

**Détournement de fonction :  
la carte comme charte, ou l'appropriation du territoire**

« Thus, in the beginning, all the world was America » : la formule de Locke n'aurait pas déplu au cartographe gallois, envoyé par Benjamin Franklin assurer les relevés des Middle Colonies. Mais Evans préfère revenir à un début autrement plus célèbre : « In the beginning was the word » (Saint Jean, 1:1). Et c'est le mot qui joue le rôle le plus important, plus important encore que le tracé topographique. Le mot doit être premier. Et cette genèse là est la seule qui vaille, la seule qui permette de donner du sens, qui autorise une re-présentation d'un lieu récemment découvert.

Cette emprise sur les étendues représentées constituait évidemment l'un des enjeux de l'entreprise colonisatrice dès le XVI<sup>e</sup> siècle. L'enjeu économique était de taille, mais il ne pouvait suffire. D'autres Européens étaient également présents sur le continent nord-américain, et le seul moyen, aux yeux d'Evans, d'assurer la suprématie des Protestants sur l'Amérique consistait à inscrire l'histoire de ces nouvelles contrées non pas dans une histoire humaine, mais dans une histoire bien plus vaste. En remontant au Déluge biblique, Evans, dans un document de nature scientifique, prouve aux Européens que si les géographes anglo-saxons ne peuvent pas rendre compte de toutes les courbes de terrain, en revanche ils font progresser la connaissance de la naissance du monde. Le texte appartient alors au domaine du descriptif dans la mesure où il est production dynamique de sens, qui place le cartographe quasiment au rang de démiurge. Evans donne un sens, non seulement à l'histoire de la région qu'il cartographie, mais aussi au monde. Il laisse les Dr. Woodward à leur manque de données et leurs vues étriquées (à cause de l'échelle de référence strictement anglaise). Evans donne un moyen aux Américains de s'appropriier le territoire en racontant sa genèse. La carte devient alors charte fondatrice : les souverains anglais donnaient à certains Grands du Royaume des chartes qui leur octroyaient le droit de posséder les territoires qu'ils occupaient. L'œuvre de Evans procède d'une logique comparable : le texte écrit permet non seulement de combler le vide et de rassurer, mais aussi de conférer un droit de propriété. Le propriétaire

« initial » reste bien entendu Dieu, et la suite (mais aussi les décennies précédentes) de l'histoire consistera à montrer que les Protestants américains sont les élus de Dieu pour accomplir un plan divin qui sera formulé de manière plus précise au cours du XIXe siècle. On perçoit d'ailleurs dans une remarque de Evans que j'ai citée plus haut la mission qui sera au cœur de toute l'entreprise américaine, au sens le plus large du terme : « It is a country of Liberty and good laws ». C'est faire œuvre bienfaitrice que de porter cette liberté et ces lois intrinsèquement « bonnes » aussi loin que possible. Il n'est pas dans mon propos de transformer Evans en une sorte de précurseur d'un discours qui sera formalisé et systématisé bien des décennies plus tard, mais simplement de montrer qu'il se situe dans une logique élaborée dès les premières années d'installation sur le sol américain.

Aux XVIIe et XVIIIe siècles, les auteurs de récits de découverte du Nouveau Monde démontraient par de savants calculs que, soit la Nouvelle Angleterre (cf. Thomas Morton, cité plus haut), soit la Virginie (je pense à William Byrd, *Natural History of Virginia : or the Newly discovered Eden*, 1737) se situait exactement à l'endroit décrit dans la Bible comme le Paradis terrestre. Au XVIIIe siècle, les sciences appliquées, si je puis dire, permettent une démonstration dont le but est toujours d'inscrire l'histoire du Nouveau Monde dans un cadre biblique justifiant l'installation de colons choisis par Dieu.

Ce n'est pas un hasard si la carte de Evans connut 18 éditions jusqu'en 1814, c'est-à-dire huit ans après le retour de Lewis & Clark. Bien que les renseignements pratiques rapportés par les deux explorateurs fussent topographiquement précieux, la carte de Evans, en affirmant la vocation utilitaire des relevés, ancrerait l'histoire de l'Amérique dans une dimension quasi mythique autrement plus importante pour la constitution d'une identité américaine.

Loin de perturber la carte, le texte remplit de multiples fonctions. Il évite de laisser des blancs qui trahiraient le manque de données géographiques, il permet d'exorciser les craintes face à l'inconnu américain, et surtout il justifie la présence de ceux que Crèvecoeur à la fin du XVIIIe siècle baptisa « a New Race »<sup>9</sup> : les Américains prouvaient qu'ils ne s'approprièrent pas un espace par la force (à la différence des Espagnols, par

---

<sup>9</sup> J. Hector St. John de Crèvecoeur, *Letters from an American Farmer*, London, 1782.

exemple), mais prenaient possession d'un territoire qui leur était confié par Dieu. Ainsi, la cartographie d'un Evans permet d'accéder, selon la distinction de Gilbert Durand<sup>10</sup>, à un « espace représentatif », autant qu'à un « espace perceptif ».

D'un point de vue strictement toponymique, et même si la comparaison peut paraître osée, les observateurs de l'inconnu sélénite au XXe siècle ne sont pas sans rappeler les colons anglais du XVIIIe siècle. Les astronomes, chronologiquement si proches de nous, n'eurent certes pas recours à des textes au moment de cartographier l'astre sélénite, mais ils usèrent de métaphores censées rassurer les terriens découvrant des mondes nouveaux. C'est ainsi qu'ils baptisèrent « mers » des étendues qui sont en réalité de vastes plaines : Mer de la Tranquillité, Mer de la Fertilité, Mer des Tempêtes, etc. – des noms qui font véritablement figure de descriptions, et qui continuent de faire rêver bon nombre de terriens...

---

<sup>10</sup> Gilbert Durand, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris : Bordas, 1969, p. 473.